

« Coumc d'cstr. figèiro vestido,
 Vosti chatouno aboumianido,
 Sus si bello gauto flourido,
 Tan bloundo courue l'oli e coume lou bon gran,
 Laisson mourdi li franchiman
 Lis ingleses e li jougaire de Mounegue;
 Laisso me culi mi pessegue
 E mi rasin a pleno man.

« Iéu, souto lis aubre d'amouro,
 Ame mai teni ma pastouro,
 Ame mai pantaia très ouro,
 La tèsto a rèire, coume un gardian de la crau,
 Ame mai, davans moun oustau,
 Eme ma blanco cabro arriba mi galino,
 Que d'ana faire la mounino,
 Fer li béu messies d'amoundàu.

« Ai mi pibo, e lou brusc d'abiho
 Que s'espandis dins lis aubriho ;
 Ai li vioueto dis Aupiho,
 13 vese lou "Ventour que s'enausso eilalin.
 Ma cabro a tant de rebaudin,
 E iéu tant d'aulivè que soulet pouden viéurc,
 O jouvènt! E quand vole beure
 Ai moun plen got d'aigo e de vin.

Quand, sus sa testo risoueto,
 Li chat pourtaran la barreto,
 Se vosti flbo besuqueto,
 A li que parlaran om'un menut assen,
 Rison, e ié respondon ren.
 Alor, o mis ami, mi bravo camarado,
 Arden coum uno souleiado,
 Emé lou tambourèn vendrèn.

O juvenet, me poudès creire ! »
 — Es per acô que lou bon rèire,
 Que dins lis iero vol plus veire
 Trepà poulidamen li chato e li gourrin
 Que soun vengu per lou camin
 D'Arles, de Mounpeye, de z'Ais o de Marsiho,
 S'ès esçoudu dins la pastriho
 E qu'a creba soun tambourin !

Jù li BOOISSIERO.

Sétembre 1884.

« Gomme des étrangères bien ve-
 lues, vos fillettes dévergondées — sur
 leurs belles joues fleuries, — blondes
 comme l'huile et comme lo bon grain,
 — laissent mordre les *franchimans*,
 — les Anglais et les joueurs de Mo-
 naco ;—laisse-moi cueillir mes pêches
 — et mes raisins à pleines mains.

« Moi, sous les arbres de mûres, —
 j'aime mieux tenir ma bergère, —
 j'aime mieux rêver trois heures, —
 la tête en arrière, comme un gardien
 de la Crau; —j'aime mieux, devant
 ma maison, — avec ma blanche chèvre
 nourrir les poules, — que d'aller faire
 le singe —pour les beaux Messieurs
 de là haut.

« J'ai mes peupliers et l'essaim
 d'abeilles — qui s'épand dans les ar-
 bres ; — j'ai les violettes des Alpilles
 — Et je vois le Ventour qui se dresse
 là-bas ; — ma chèvre a tant d'arbou-
 siers, — et moi tant d'oliviers que
 soûls nous pouvons vivre. — O jeunes
 gens! et quand je veux boire — j'ai
 mon plein verre d'eau et de vin.

« Quand sur leur tête rieuse — les
 garçons porteront le bonnet, — si
 vos filles dédaigneuses — à ceux qui
 parleront avec un accent pointu, —
 rient et jie répondent rien, — alors,
 ô mes amis, mes braves camarades,
 ardents comme une *soleillade*, — avec
 le tambourin nous viendrons.

et O jeunes gens, vous pouvez me
 croire ! — C'est pour cela que le bon
 aïeul — qui dans les aires ne veut
 plus voir danser gracieusement —
 les filles et les débauchés — qui sont
 venus par le chemin — d'Arles, de
 Montpellier, d'Aix et de Marseille, —
 s'est caché chez les pâtres — et qu'il
 a crevé son tambourin !

J. BOISSIÈRE .

Sétembre 1784.